Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 3

Artikel: Les gaîtés d'un voleur
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194078

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-deuxième année. N° 3. Samedi 20 janvier 1894.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Les gaîtés d'un voleur.

Depuis que Dubrit est en pension dans les prisons de l'Evêché, où il se livre à ses réflexions philosophiques, on raconte par-ci par-là de charmantes choses sur ses faits et gestes.

Après avoir mis en émoi nos populations, après avoir été pendant si longtemps la terreur de nos campagnes, où il exerçait ses méfaits avec une incroyable audace, il se repose de ses travaux. Son existence est assurée pour un certain temps; il est maintenant logé, nourri et blanchi aux frais de l'Etat, ce qui n'est pas peu de chose au cœur de l'hiver.

Sa nouvelle situation paraît lui plaire momentanément, car lorsqu'il se fourra au lit, le soir de son arrivée à la prison, il dit au concierge d'un air satisfait :

— Bah! il fait cependant meilleur ici que dans le foin.

C'était là, pour lui, une variante agréable, car, le plus souvent, il couchait en effet sur le foin.

Quand tout le monde était au lit, quand les maîtres de telle ou telle ferme se livraient au sommeil, Dubrit ouvrait doucement les portes de la grange ou de l'étable et se mettait à la paille.

Et le grand matin il était debout. Le souci de se lever le premier dans la maison lui avait fait prendre l'habitude de dormir cinq heures, ni plus, ni moins; cela lui suffisait.

Après ce sommeil réparateur et bien mérité, notre homme reprenait la clef des champs, sans trop s'inquiéter de sa toilette; car les brindilles de paille ou de foin que ses vêtements conservaient encore assez longtemps dans la journée, indiquaient suffisamment l'hôtel où il était descendu.

De temps à autre, cependant, et lorsque le sien était trop râpé, il sentait le besoin de changer de costume. C'est ce qu'il fit, une nuit, dans un de nos villages. Il déroba un complet et alla l'essayer derrière la maison. Après avoir constaté qu'il lui seyait à merveille, il dit à part lui : « On croirait vraiment qu'il est fait sur mesure! »

Il ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pas être rasé de frais. Sa barbe datait de quinze jours.

Cependant, avant de partir, il regarda un instant ses hardes jetées à terre, en se demandant s'il devait les emporter. Puis, saisi tout à coup d'un mouvement généreux :

— Non, dit-il, laissons-les leur. En les faisant ravauder un peu, elles leur feront encore bon usage.

* * *

Un soir, nous voyons notre aventurier rôder autour d'une habitation isolée, dans laquelle il a déjà passé quelques nuits sur le foin. Il sait qu'il y a dans la cave de quoi se restaurer, mais il sait également qu'on a l'œil au guet.

Aussi, ce soir-là, on ferma soigneusement la grange, et vis-à-vis d'une fenêtre basse, manquant de croisée, on suspendit, à l'intérieur, des casseroles, une poche écumoire et des sonnailles.

Cela fait, les gens de la maison pensèrent qu'ils pourraient dormir tranquilles : « La grange est bien fermée, dirent-ils, et pas moyen d'entrer par cette fenêtre sans faire un boucan d'enfer. »

Mais le garnement, blotti près de là dans une haie touffue, a tout vu, tout entendu; il a assisté à toutes ces minutieuses précautions.

* * *

La nuit devient de plus en plus sombre; tous sont allés se coucher; aucune vitre n'est plus éclairée.

« Les voilà sous le duvet, se dit Dubrit. Allumons une pipe et faisons une petite promenade pour se déraidir un peu les jambes, en attendant leur sommeil. »

Une heure plus tard, après avoir rôdé autour d'autres habitations situées à quelque distance, et examiné comment on s'y comportait dans la soirée — bonne note à prendre, — il revint en tapinois.

Tout était absolument tranquille; aucun bruit que celui d'une chouette perchée au sommet d'un vieux poirier.

« C'est le moment, pensa Dubrit, ils dorment tous comme des bienheureux! »

Et, s'approchant de la fenêtre basse dont nous venons de parler, il avance le bras et décroche délicatement la poche écumoire, les casseroles, les sonnailles et se glisse dans la cave. Là il allume un reste de bougie, tire au tonneau trois verres d'un vin qu'il trouve un peu duret, et monte quelques marches d'escalier pour se rendre compte de la distribution intérieure de la maison.

Toujours la bougie à la main, il se trouve tout à coup en face... Je vous le donne en mille... Il se trouve en face d'une porte laissée ouverte dans la double intention de respirer un air plus frais et d'entendre ce qui se passerait dans la maison; car, dans la dernière quinzaine, on avait beaucoup parlé du terrible rôdeur de nuit.

Il avance, il regarde dans la pièce, et que voit-il?... Une charmante jeune fille, de dix-huit à vingt ans, fraîche et rose, qui se livre à ses rêves dorés!...

« Elle est vraiment jolie, se dit-il, jolie à croquer!... Voyons, que faut-il faire?... Si je l'embrassais... pour la farce?... Mais non, elle serait encore dans le cas de crier : « papa! mama! » et les vieux qui sont dans la chambre à côté viendraient m'embêter... Laissons-la tranquille. »

Sur cette prudente résolution, il redescend à la cave, boit encore deux verres, bourre ses poches de provisions de bouche, et s'en retourne par où il est venu.

Ce n'est pas tout. Il a à cœur de se conduire correctement, en voleur soigneux et expérimenté. Aussi, reprenant les divers objets qu'il avait enlevés à l'intérieur de la fenêtre, pour y passer sans bruit, il se pencha sur le bord de celle-ci et remit en place, dans le même ordre, les casseroles et les sonnailles.

« Ça les épatera! » pensa-t-il en se frottant les mains.

Et le tour était joué.

Voilà ce qui s'appelle voler gaîment, gentiment, sans faire trop de tapage, sans réveiller son monde. Tous les larrons n'ont pas cette habileté; ce sont là tout autant de choses qui ne s'acquièrent que par une longue et intelligente pratique.

* * *

Ce curieux gaillard a toujours su

prendre la vie par le bon côté. Arrêté récemment par la police et la gendarmerie, il n'eut pas l'air trop déçu; et lorsqu'on le regarda fixement, en le comparant avec sa photographie faite avant son évasion, il dit à ces messieurs :

— Oui, oui, c'est bien moi; la photographie est bonne, allez !... Le temps de brosser un peu ma blouse et je suis à vous.

En chemin de fer, en route pour Lausanne, sa bonne humeur habituelle, son caractère communicatif, lui font dire tout ce qu'il ressent, tout ce qu'il pense :

— C'est dommage, il y avait là un joli magot. Vingt mille francs !... comme ça m'aurait remonté !... Que diantre cet employé est-il venu faire dans ce bureau, au lieu de fêter le Nouvel-An ?

— C'est égal, nous vous tenons, cette fois, dit un des hommes qui l'accompagnaient, il y a assez longtemps que ça durait.

— Bah! réplique le prisonnier, je trouverai bien le moyen de me tirer de là encore une fois, et de faire une petite promenade l'été prochain. Vous verrez.

Et de raconter ses escapades avec une gaîté, une loquacité vraiment inouïes. C'est de lui-même qu'on apprit que, pendant que nos plus fins limiers de la police le cherchaient dans les environs de Lausanne, fouillaient les bois de jour et de nuit, le rusé se trouvait bien loin de là.

Il était à Lyon, vers lequel il s'était subitement acheminé et où il avait même obtenu un emploi.

« Nombre de fois, disait-il, dans mes heures de loisir, je suis allé prendre une consommation au *Café Suisse*, pour voir un peu les compatriotes, et là, jamais personne ne m'a regardé de travers; au contraire, j'étais le bienvenu. Mais ce qui m'intéressait le plus, dans cet établissement, c'était les journaux du pays, ceux de Lausanne tout particulièrement, au dire desquels j'étais toujours caché dans les bois du Jorat et toujours introuvable. Un jour, je lus même qu'on était enfin sur mes traces et que je ne tarderais pas à être pincé!... C'était rigolo! »

* * *

Cependant, comme les choses n'allaient pas tout à fait, là-bas, comme il l'entendait, Dubrit eut la velléité de rentrer au pays. Et il y est revenu; c'est là son tort, et c'est pourquoi il est maintenant entre quatre murs, en attendant des jours meilleurs.

Malgré cela, fermez bien vos portes, ce diable d'homme a tant de ressources, qu'il faut s'attendre à tout.

Bref, si toutes ces histoires sont vraies, avouez que nous avons affaire à un voleur aussi comique, aussi amusant que dangereux. L. M.

A propos des prédictions de M. Falb.

Monsieur le rédacteur,

Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai lu l'article que vous avez publié, dans votre numéro du 6 janvier, sur les prédictions de M. Falb. Après avoir compté sur la fin du monde, qui nous avait été annoncée, il y a quelques années, pour le 22 septembre 1904, à 11 heures 55 minutes du matin, il est dur de la voir avancée d'une pareille façon.

Avons-nous bien compris et faut il décidément se préparer pour le 13 novembre 1899?... Je n'en serais qu'à moitié surprise, car, dès ma plus tendre enfance, les comètes m'ont inspiré une grande frayeur, et j'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas trop s'y fier. La seule chose qui me rassure, c'est la difficulté qu'ont les astronomes à s'entendre sur la vraie date de l'événement fatal.

Il me semble cependant que ces messieurs devraient réfléchir avant de nous annoncer de pareilles calamités et penser un peu à ceux que de telles prédictions feront mourir de frayeur.

Quoique la chose se soit faite secrètement, afin de n'effrayer personne, on sait fort bien que lorsque la catastrophe nous fut annoncée pour l'année 1904, un grand comité international fut constitué, avec mission de s'occuper des précautions à prendre et d'essais à faire en vue de sauver notre monde.

Ce comité avait décidé qu'au moment où l'époque fatale approcherait, il serait envoyé des instructions à tous les peuples de la terre, sans oublier les païens et les anthropophages.

Ces instructions ne furent pas envoyées, le comité ayant été rassuré à temps par un célèbre astronome anglais, qui lui démontra l'inexactitude des calculs sur lesquels se basaient les prophètes de malheur. Mais voici quelles étaient les principales précautions recommandées :

N'allumer aucun feu, surtout sur les montagnes, au moins douze heures avant le moment de la rencontre; arrêter les fabriques, les bateaux à vapeur, les chemins de fer et les vélocipèdes, renoncer à la chasse, à la pipe, au cigare, et se procurer des gîtes abrités, par exemple des tunnels ou des cavernes, dans lesquels le choc se ferait moins vivement sentir.

Ceux qui ne pourraient trouver de bonnes retraites, devaient simplement se coucher sur le sol, de préférence au pied d'une colline ou d'une montagne.

Mais aujourd'hui voilà qu'un nouveau savant vient changer les choses et nous enlever notre sécurité. Comment faut-il penser à quitter la vie au milieu d'une pareille secousse? Quelles dispositions vont être les nôtres pendant nos cinq dernières années?

Je vois cependant quelque chose de bon dans l'arrivée de la comète; c'est que probablement les hommes, pris de crainte, vont devenir meilleurs; on ne les verra plus chercher à se supplanter les uns les autres; il n'y aura plus de procès entre voisins, et on ne connaîtra plus l'égoïsme et l'envie.

Le caractère des dames va changer aussi; elles deviendront moins enchantées de leur personne; elles ne seront plus jalouses de celles qui ont plus d'esprit ou sont plus jolies qu'elles-mêmes; elles pourront se rencontrer à la fontaine ou prendre une tasse de thé ensemble sans lancer leurs flèches à quelque pauvrette, qui, heureusement, ne s'en porte pas plus mal.

Mais si l'espérance de voir l'humanité s'améliorer pendant les quelques années qui lui restent à vivre me donne un peu de courage pour m'avancer au-devant du cataclysme final, il y a une chose à laquelle je ne pense pas sans inquiétude : c'est à la lune. Je me demande si elle aussi disparaîtra avec nous ou si elle échappera au désastre. Ah! ma pauvre vieille lune, toi que j'aime tant, comment se faire à l'idée que tu passerais, sans ta compagne la terre, un nombre d'années infini! Pourrais-tu être condamnée à n'éclairer que le vide, le néant, après avoir vu tant d'amoureux te sourire, tant de poëtes te chanter!...

Les siècles futurs verront peut-être un monde nouveau se former des débris du nôtre et donner la vie à d'autres créatures, mais ce n'est qu'une supposition, et en attendant le 13 novembre 1899, espérons qu'il se trouvera quelque savant pour nous renseigner sur le sort réservé à la lune pendant et après le jour où finira le monde!

Mme Desbois.

La femme de foyer

par Madame Juliette Adam.

Pour les femmes qui pensent, je crois le moment venu de réagir contre un courant qui leur fait trouver inférieurs les occupations, l'administration, l'entretien, l'économie de la maison, foyer de la famille.

L'intérieur pour la femme est un royaume, si petit ou si grand, si modeste ou si luxueux qu'il soit. Elle y règne et, mieux que cela, elle y gouverne. Le temps n'est plus où elle était enfermée par la loi, par la coutume, ou calfeutrée par l'opinion publique. Elle est libre de rentrer ou de sortir de son intérieur, et les mœurs nouvelles l'encouragent plutôt à s'en éloigner, dans une mesure que de toutes façons, je trouve exagérée.

La femme qui n'a pas d'intérieur me paraît retourner à la situation de la femme antique.

Les devoirs féminins d'économie, de soins, de travail, d'élégance sont de toutes les classes. Quelle différence dans les ressources et